

Les Mardis du Quai Voltaire, mardi 20 novembre 2018

« Les médias aiment-ils l'agriculture ? »

Catherine Verger, journaliste reporter, a animé le débat réunissant Christiane Lambert, présidente de la FNSEA, Valérie Lobry-Granger, Directrice générale du SIA, René Siacci, ancien directeur régional de France 3, Jean Guillaume, éleveur de bisons dans le Jura et Eddy Fougier, politologue consultant.

Marc Lesort introduit la soirée en posant la problématique du débat : comment faire communiquer

- d'un côté des journalistes devant fabriquer de l'information à partir d'une réalité qu'ils ne peuvent pas reproduire puisque leur rôle, pour toucher l'opinion publique, entre autre, d'inventer une sorte de *story telling*, à la manière américaine.

- de l'autre, des agriculteurs qui ont du mal à parler d'eux-mêmes et sont perçus comme des gens difficiles, enfermés dans des considérations techniques mal connues du grand public. Les années récentes les ont de plus entraînés dans une tourmente aux contours flous, l'agribashing devant lequel ils sont souvent démunis.

Catherine Verger annonce un débat structuré en trois parties. Dans la première, chaque participant, à partir de son expérience, tente de définir les relations entre les médias et les agriculteurs, avant de chercher à expliquer les raisons de ce dialogue difficile. Ils sont ensuite invités à présenter des solutions et propositions.

I – Etat des relations entre les médias et les agriculteurs

Jean Guillaume, agriculteur reconverti dans l'élevage des bisons américains, témoigne de sa brève et frustrante expérience avec la télévision régionale à l'occasion de la naissance d'un bison blanc dans son exploitation du Jura. Il juge difficile de parler de l'agriculture, rythmée, selon lui, par les saisons et le temps long, dans un monde qui court de plus en plus vite après le temps.

Eddy Fougier, chercheur-consultant, est l'auteur d'une étude sur l'agriculture dans les médias et l'espace public (2018), orientée sur la problématique de l'agribashing. L'objectif de son rapport était de voir si réellement l'image renvoyée de leur profession par les médias est dévalorisante. Le résultat est nuancé et met en garde contre l'amalgame entre les différents médias : presse, radio, télévision nationales ou régionales. Il apporte une précision : ce ne sont sans doute pas les agriculteurs qui sont maltraités, bien au contraire, mais plutôt un certain nombre de pratiques de l'agriculture conventionnelle (utilisation de pesticides notamment). Certains articles ou reportages perçus comme des chambres d'échos, donnent aux agriculteurs le sentiment d'être des « mal aimés ».

Les agriculteurs sont-ils maltraités ? Pour **René Siacci** ils ont le sentiment de n'être sollicités que pour répondre aux attaques lancées contre eux. Il lui paraît normal que la communication défensive en découlant soit aussi polémique et agressive. Ces deux professions, pour lui « en train de mourir » auraient intérêt à dépasser leurs différences pour se rencontrer et construire en commun.

Pour Catherine Verger chercher la vérité c'est toujours faire son métier. Tout dépend du ton et des moyens utilisés ainsi que du souci de distinguer l'information du commentaire, en offrant dans le même temps au public l'émotionnel qu'il demande.

Valérie Lobry-Granger soulève la question de la formation des journalistes spécialisés en agriculture, qu'elle juge insuffisante, tandis qu'**Eddy Fougier** évoque la directive de l'Etat de renforcer la culture scientifique et technique dans les cursus des écoles de journalisme comme celle dans laquelle il

enseigne. Il met en garde contre les amalgames trop fréquents entre les journalistes agricoles et les autres, entre les journalistes de base et les rédacteurs en chef. Ces derniers, souvent journalistes politiques, peuvent être rebutés par des questions jugées trop techniques ou rébarbatives ; il estime que ces derniers les traitent sous l'angle institutionnel, au même titre que les questions européennes. Il peut arriver aussi que le titre de l'article ne corresponde pas à son contenu, jugé trop peu vendeur, ce qui est souvent perçu par les lecteurs qui ne s'y retrouvent pas.

II – Pourquoi tant de malentendus entre journalistes et monde agricole ?

Christiane Lambert, à partir de son expérience de présidente de la FNSEA, déplore le manque de connaissances et de temps de certains journalistes, pour écouter, se former, visiter les exploitations... Elle met en garde contre la généralisation : il y a toutes sortes de profils chez les journalistes qu'elle a appris à détecter à partir des questions posées dans leurs interviews papier ou radio. Elle voit arriver une nouvelle génération moins connaisseuse en matière technique certes, mais avec une vue plus personnelle sur les nouvelles problématiques du monde agricole, notamment sociétales, qui influence leur plume.

De l'autre côté, selon elle, les agriculteurs ne savent pas communiquer sur les questions techniques de façon didactique. Leur difficulté est d'être concis et de bien placer le curseur entre « communication pour les nuls » et pour les « non connaisseurs » plus savants. Peut-être est-il préférable de garder connectés plus de non connaisseurs sur des choses trop sommaires mais réelles que sur des choses trop savantes et techniques qui échappent au plus grand nombre.

De nombreuses incompréhensions subsistent entre ces deux mondes. L'agriculture est un sujet très médiatisé, notamment quand on discute de la malbouffe, du bien-être animal, des produits phytosanitaires. C'est facile de dire que « les phytos c'est poison » ; la réalité est plus nuancée, moins simpliste et manichéenne. La FNSEA n'est pas comme beaucoup l'ont cru, dans les partis des méchants, les soutiens des gros utilisateurs de « phytos ». La seule solution est de rester calme, factuel et d'expliquer clairement ce que l'on fait sans tomber dans la justification. Les collaborateurs de Christiane Lambert font très bien la différence entre les journalistes qui connaissent bien leur sujet et les autres, ceux qui déroulent le fil twitter tous les matins pour sélectionner ce qui « marche ».

Dans ce tourbillon, parfois très violent, pouvant être alimenté même par des journaux sérieux, il est nécessaire de prendre le temps du recul pour faire un travail de vérité.

Valérie Lobry met en garde contre les journalistes, scribes du public français à qui ils donnent ce qu'il a envie d'entendre. Il y a toujours un décalage entre sa perception de l'agriculture et ce qu'elle est en réalité. Pendant les trente dernières années, elle a suivi un mouvement vers du plus intensif, du plus productiviste et du plus utilisateur d'intrants ; dans le même temps l'opinion publique est restée sur une image d'Epinal, celle qu'elle avait envie de voir, celle de l'époque des grands-parents. D'après elle, au salon de l'agriculture, il a été très difficile pendant des années, de montrer ce qu'était la modernité de l'agriculture, les mutations. Il attire 2000 journalistes, beaucoup plus que celui du machinisme agricole pourtant bien plus important même si moins médiatisé. C'est pourtant dans ce dernier que sont abordés les sujets techniques et scientifiques avec beaucoup de pertinence. Les plus assidus sont les journalistes étrangers, ceux qui n'ont pas la méfiance française vis-à-vis de l'agriculture.

Depuis le début de notre siècle, tout d'un coup, les agriculteurs français sont devenus des boucs-émissaires responsables de tous les maux de notre société, parfois violemment pris à parti alors même que les sondages les créditent des opinions favorables des Français. Aujourd'hui l'opinion publique, surtout citadine, est sur cette position clivante et ne veut pas voir que les agriculteurs commencent à changer leurs modèles économiques, leurs modèles de production, compliquant encore la relation entre le public, les médias et les agriculteurs.

Eddy Fougier estime qu'il ne faut pas sous-estimer le rôle de l'industrie agroalimentaire, accusée par certains de donner la vision instrumentalisée d'une agriculture traditionnelle dont les agriculteurs sont devenus prisonniers.

Valérie Lobry estime que les industriels de l'agroalimentaire sont aussi attaqués que les agriculteurs et les bouchers ; selon elle toute la filière est dans le collimateur parce qu'elle touche à ce qui est le plus intime, viscéral et important pour la société française, la question alimentaire.

III – Comment, dans ce contexte, améliorer la communication entre les journalistes et les agriculteurs ?

Christiane Lambert n'hésite pas à dénoncer le harcèlement dont les agriculteurs sont victimes. Elle incrimine le rôle de la nouvelle communication qui, ignorant la réflexion et les temps de maturation, génère une grande violence. Elle insiste sur les nécessaires contacts directs entre agriculteurs et journalistes qu'il faudrait relancer pour qu'ils se connaissent mieux et produisent ensemble de la « bonne » information. Elle invite les agriculteurs à communiquer sur les réseaux sociaux et rappelle que la FNSEA organise des formations régulières, proactives, jamais défensives. Elle forme également des dirigeants en situation réelle, à détecter « le moment pour communiquer », ni trop tôt, ni trop tard.

René Siacci insiste sur la nécessité de ne pas couper le lien afin de garder le contrôle et le contact entre les deux professions. Il estime que la solution est d'avoir des vrais journalistes et des agriculteurs bien formés, contribuant ainsi à atténuer les tensions et redynamiser leurs professions.